

entre les officiers et les soldats français. Dans un bal offert par les habitants d'une ville du Nord aux officiers du 7^e de ligne, plusieurs soldats s'étaient fait inviter, dans l'espoir de faire la fête, déguisés sous des costumes d'emprunt. L'un d'eux, le cuisinier du colonel eut la mauvaise chance de se trouver face à face avec celui-ci au moment où, emporté par son ardeur et oubliant toute prudence, il exécutait un *cavalier seul* qui faisait l'admiration des Mexicaines. On voit d'ici la tête du malheureux cuisinier, que le colonel fit appréhender par la garde et reconduire au camp.

CHAPITRE II.

ORGANISATION DES COLONNES EXPÉDITIONNAIRES.

Nature de la guerre au Mexique. — Composition et formation des colonnes. — Matériel et transports. — Vêtements, chaussures, chargement du sac. — Chevaux et mulets. — Nourriture.

Nature de la guerre au Mexique. — La tactique employée par nos troupes au Mexique est celle de toutes les guerres de partisans. Elle consiste essentiellement à diriger, en secret et le plus rapidement possible, un certain nombre de colonnes convergentes : celles-ci ont pour mission d'enfermer les partis ennemis dans un cercle qui se resserre de plus en plus et de les couper ainsi de leur ligne de retraite. Chacune de ces colonnes doit être assez forte pour résister au besoin à une attaque de l'adversaire, et assez mobile pour marcher avec rapidité, de jour et de nuit, doubler l'étape, etc.

Souvent aussi nos colonnes opèrent isolément, par exemple lorsqu'elles ont un but spécial, tel que s'emparer d'une position, d'un gué ou d'un pont, châtier une ville insurgée, poursuivre une bande de peu d'importance.

De leur côté, nos adversaires appliquent avec beaucoup d'intelligence une tactique qui a mis plus d'une fois nos colonnes en danger. Elle consiste à réunir un certain nombre de bandes ou de partis pour nous combattre, et à les disperser subitement pour nous échapper et pour vivre sur le pays. Très bien renseignés sur tous nos mouvements, trouvant dans les habitants des complices et des espions, ils épient nos allées et venues,

tombent sur nos détachements isolés et se dérobent à nos coups par une retraite précipitée.

Toute la campagne du Mexique se résume donc en une série de marches, rarement suivies de combats, à la poursuite d'un adversaire qui accepte la lutte lorsqu'il est dix contre un, et qui rôde constamment autour de nos colonnes pour leur faire payer cher une imprudence ou un faux mouvement.

Composition des colonnes. — Une colonne un peu forte comprend les troupes des trois armes, infanterie, cavalerie et artillerie ; on lui adjoint un détachement du génie lorsqu'on prévoit la nécessité d'organiser solidement une position ou d'attaquer des retranchements pied à pied.

Elle comporte, en outre, une organisation plus ou moins complète du service de santé et des services administratifs. On lui adjoint, à cet effet, un convoi de vivres et de munitions, des mulets de cacolet et des mulets porteurs de cantines médicales, des animaux de bât en nombre suffisant pour transporter les bagages et quelques effets de rechange, notamment des chaussures.

Les évacuations sont assurées par des convois ; les malades des divers corps, réunis en un seul convoi, sont escortés par des compagnies désignées à cet effet. Le 25 janvier 1866, une compagnie du 7^e de ligne, en garnison à Durango, part de cette ville pour se rendre à Porfias, d'où elle ramène les malades et les malingres évacués par le 18^e bataillon de chasseurs en expédition.

La proportion des troupes mexicaines dans nos colonnes était généralement assez faible, environ le quart. Voici un exemple dans lequel cette proportion est assez exactement observée : deux compagnies françaises, soixante cavaliers français et cent vingt cavaliers mexicains, soit, au total, quatre cents hommes. Cependant, il est arrivé plusieurs fois que cette proportion a été dépassée ; ainsi, la colonne d'Albici, qui opère dans le Michoacan, en avril 1865, comprend trois compagnies françaises, deux compagnies mexicaines, un escadron et demi mexicain et un escadron de contreguerrillas.

Les colonnes légères, chargées d'exécuter des reconnaissances à faible distance ou de poursuivre des bandes peu nombreuses,

ne comprennent généralement que quelques compagnies et un peu de cavalerie française; on leur adjoint quelquefois une ou deux pièces d'artillerie; quelques cavaliers mexicains sont chargés du rôle d'éclaireurs. La colonne Thoumini de La Haulle, qui opère aux environs de Durango, en septembre 1866, et qui livre le petit combat de Porfias, peut servir de type à cet égard: elle comprend deux compagnies et un escadron français, une pièce de montagne et soixante-dix *exploradores* mexicains.

Enfin, les plus petites colonnes, chargées d'un coup de main ou d'un service de patrouille aux environs d'un poste, ne comprennent, la plupart du temps, qu'une compagnie; celle-ci se fractionne quelquefois elle-même, mais d'une façon temporaire. Lorsque la compagnie franche est présente, c'est à elle qu'incombe naturellement ce service particulier, à cause de sa connaissance du pays et de la meilleure composition de ses cadres et de ses hommes. Il arrive aussi parfois qu'on choisit, pour ces petites opérations, les hommes les plus valides dans une ou plusieurs compagnies; on en forme un détachement qui laisse ses sacs au camp et n'emporte que la petite tente, les cartouches et un ou deux jours de vivres.

Formation des colonnes. — La crainte de livrer nos approvisionnements aux entreprises d'un ennemi vigilant et toujours bien renseigné nous créait des difficultés pour la formation des colonnes, leur mise en route et leur ravitaillement. Il fallait puiser dans nos différents postes les troupes qui devaient faire partie de la colonne et assurer néanmoins la surveillance des postes ainsi dégarnis. Quelquefois les approvisionnements étaient évacués, soit sur un poste voisin, soit sur un point où la colonne en formation devait les enlever pour compléter son convoi. Si l'on songe que l'ordre de partir en expédition arrivait le plus souvent à l'improviste, que la mise en route devait s'effectuer sans retard, que les troupes englobées dans la colonne se trouvaient fréquemment elles-mêmes en route ou en reconnaissance, on se rendra compte des difficultés matérielles que devait rencontrer une semblable opération.

Au mois de novembre 1865, la colonne Billot, chargée d'opérer sur Chihuahua, se forme à Durango; outre les quatre compagnies, l'artillerie et la cavalerie qui sont à Durango, elle com-

prend une compagnie qui est à Papasquiario et deux à Aviles. Le détachement de Papasquiario a ordre de rejoindre directement à San-Salvador; celui d'Aviles doit attendre l'arrivée des troupes qui le remplacent, et il est obligé de couper au court à travers champs pour rattraper la colonne en route. En outre, comme il importe d'occuper au plus vite La Zarca, où se trouve un petit dépôt de vivres destinés à l'expédition, on désigne dans la garnison de Papasquiario deux compagnies qui se portent rapidement sur ce point et y attendent le passage de la colonne.

Matériel et transports. — L'artillerie consiste généralement en pièces de montagne qui peuvent être chargées à dos de mulet. Quelquefois la colonne a avec elle de l'artillerie de campagne; dans les mauvais passages, les voitures sont démontées, les pièces placées sur des traîneaux improvisés, et quelquefois même des relais d'Indiens sont organisés pour porter les pièces dans les endroits difficiles.

De même, les fours de campagne et tout l'attirail de boulangerie, lorsque la colonne en comporte, sont démontés et mis à dos de mulet ou placés sur une sorte de traîneaux.

Le transport des munitions offrant des difficultés particulières, les approvisionnements de cette nature sont, en général, peu considérables et deviennent insuffisants dans le cas d'une lutte sérieuse; plus d'une fois, nos soldats ont été réduits à se servir des balles des Mexicains alliés, bien qu'elles ne fussent pas du même calibre que les leurs.

Le 16 août 1864, au moment où l'on craint un retour offensif de Porfirio Diaz sur Teotitlan, cette ville est renforcée à l'aide d'un détachement et d'une section de montagne, que l'on approvisionne à deux cents coups par pièce; mais, au mois de juillet précédent, la colonne de Teotitlan, placée sous les ordres du colonel Giraud, avait comme artillerie une section de montagne, approvisionnée seulement à soixante-dix coups par pièce.

On peut dire que, dans les rares affaires où nous avons eu le dessous, c'est le manque de munitions, plus encore que la supériorité numérique de l'ennemi, qui nous a fait cesser le combat.

Par suite du manque d'artilleurs, nous voyons souvent les pièces de canon servies par des fantassins; la colonne mobile du commandant Thoumini de La Haulle, qui se porte sur la Sauceda

au mois d'août 1866, est appuyée par une pièce de montagne, que servent des soldats français du 6^e bataillon de Cazadores.

L'organisation de petits dépôts dans chaque régiment permet d'approvisionner les diverses fractions du corps détachées ou en colonne. Ce petit dépôt, qui se déplace lui-même à la suite du régiment, reçoit de la mère-patrie, achète directement ou fait confectionner dans le pays tous les effets nécessaires au corps. Lorsqu'une fraction constituée s'éloigne du petit dépôt pour un certain temps, on lui remet un approvisionnement d'effets pour la durée probable de son absence. Au mois de mai 1864, le 1^{er} bataillon du 7^e de ligne, organisé en bataillon de marche et dirigé sur Mexico, reçoit un approvisionnement de six mois en effets de toute nature.

Vêtements, chaussure, chargement du sac, etc. — Lors de son passage à la Martinique, le 7^e de ligne acheta 2,000 chapeaux de Panama pour la troupe, à raison de 5 francs pièce; cette somme fut payée sur les économies réalisées par l'ordinaire pendant la traversée. Ce prix comprenait également 2,000 rubans noirs sur lesquels on imprima en blanc les mots : 7^e de ligne, à l'aide d'une matrice en bois confectionnée par un officier du régiment; le reste de la traversée fut employé à ce travail, et lorsque nos hommes débarquèrent au Mexique ils étaient tous munis d'un excellent sombrero. Les officiers achetèrent presque tous des chapeaux plus larges et plus solides dont le prix variait de 18 à 25 francs, et qui firent un long usage. Plus tard ces chapeaux furent remplacés par des sombreros en feutre gris; cependant quelques officiers, surtout dans le nord du Mexique, se contentèrent de la casquette d'ordonnance avec le couvre-nuque.

Les soldats portaient le pantalon large avec les jambières, mais ils se débarrassaient souvent de celles-ci qui les gênaient ou les blessaient pendant les longues marches. Les officiers portaient presque tous un veston avec galons de grade en or placés autour des manches comme dans la marine; au 7^e, le caporal-tailleur s'était procuré du drap bleu de sous-officier avec lequel il avait confectionné des vestons à bon compte pour les officiers du régiment; la plupart de ceux-ci portaient également la large ceinture des troupes d'Afrique, si utile sous un climat présentant des variations brusques de température et d'énormes différences entre

la chaleur du jour et le refroidissement nocturne. Sur cette ceinture était bouclé le ceinturon soutenant le sabre et le revolver.

La chaussure d'ordonnance, vulgairement appelée *godillot*, était peu appréciée de nos hommes; quelques-uns l'enlevaient pour marcher nu-pieds lorsque le terrain le permettait, ou la remplaçaient par des chaussures du pays, espadrilles, etc.

On allégeait, autant que possible, le chargement du sac en ayant fréquemment recours aux animaux de réquisition sur lesquels on plaçait une partie des vivres de réserve, quatre jours, quelquefois huit. Les cartouches étaient toujours portées par les hommes; leur nombre variait suivant la nature de l'expédition et sa durée probable. La tente-abri, la demi-couverture et les ustensiles de campement complétaient le chargement du sac qui atteignait ainsi un poids énorme; c'était véritablement pitié de voir nos malheureux soldats, chargés comme des bêtes de somme, parcourir toute l'année les interminables routes du Mexique avec un courage et un entrain qui font le plus grand honneur à leur esprit de discipline et d'abnégation.

La tente-abri se transformait en paillasse quand la troupe était cantonnée; la demi-couverture, fendue au milieu, pouvait se placer sur les épaules de l'homme lorsqu'il était en faction. Les officiers avaient la tente dite *bonnet de police*.

Quand on faisait colonne dans des régions pourvues de chemins carrossables, ce qui constituait l'exception, on faisait mettre une partie des sacs sur des voitures de réquisition gardées par un détachement, et la colonne, devenue plus mobile, pouvait s'éloigner pendant quelques jours avec ses cartouches et ses vivres.

Les détachements, que n'accompagnait pas un médecin, étaient munis d'un sac d'ambulance contenant quelques médicaments indispensables; les hôpitaux et ambulances établis dans les principales villes étaient chargés de renouveler de temps en temps ces médicaments. Le chef du détachement passait la visite et faisait de son mieux pour soulager les hommes atteints d'affections légères; pour les autres, on les évacuait à la première occasion. Lors de notre départ du Mexique, tout le matériel des ambulances a été vendu à l'encan, afin de ne pas encombrer nos convois.

Chevaux et mulets. — En principe, les officiers supérieurs,

médecins, adjudants-majors et officiers payeurs étaient seuls montés; mais, vu les fatigues qu'imposaient aux officiers des marches incessantes, on leur permit, dans une large mesure, de se monter à leurs frais; c'est ainsi que tous les capitaines et les officiers munis d'un emploi spécial étaient montés. Dans la colonne du Nord, qui s'est portée sur Chihuahua en novembre 1863, un seul officier du 7^e était à pied.

Les officiers supérieurs avaient pu amener leurs chevaux de France; les autres officiers, montés aux frais de l'État, reçurent des chevaux par les soins de la remonte à la Vera-Cruz; ceux qui se montèrent à leurs frais trouvèrent facilement des chevaux dans le pays. La race était petite dans les Terres-Chaudes, un peu plus grande sur les plateaux; pour 300 francs en moyenne on pouvait se procurer un bon cheval ayant du feu, de l'ardeur, mais peu d'allure. Ces animaux étaient doux et se familiarisèrent très rapidement, grâce aux soins qui leur furent donnés et auxquels ils n'étaient pas habitués; leur bas prix, la facilité de les nourrir à peu de frais et les bons services qu'ils rendaient décidèrent bien vite la plupart des officiers à en acquérir. La nourriture des chevaux au Mexique comprenait surtout du maïs, de l'orge et de la paille; la ration habituelle était 4 kilogrammes de maïs et 6 kilogrammes de paille. Les harnachements apportés de France se trouvèrent trop grands pour les petits chevaux du pays et durent être transformés pour être adaptés à ces animaux.

Au début de l'expédition, le colonel et le lieutenant-colonel avaient chacun deux mulets, les chefs de bataillon un, chaque compagnie deux; il y avait, en outre, un mulet d'infirmerie et un pour la comptabilité. Mais ces moyens de transport devinrent bientôt insuffisants et l'on dut requérir dans le pays des mules ou mulets, à prix débattu.

Lors de la rentrée en France, tous les chevaux, mules et mulets de l'armée furent vendus; ceux du 7^e de ligne furent cédés en bloc, à la Soledad, à raison de 40 francs par tête; plusieurs d'entre eux valaient jusqu'à 1000 francs, mais la place faisait défaut sur les transports de l'État.

Nourriture. — Dans chaque localité où nos troupes faisaient étape, le bétail sur pied était fourni par les soins de la municipalité. Le chef de la colonne prévenait l'alcade d'avoir à fournir

tant de bœufs et lui en remettait directement le prix; les animaux étaient abattus par la troupe et mis en distribution. De Mexico à Durango, le 7^e a payé invariablement les bœufs 40 francs par tête et, à ce prix, les propriétaires étaient largement indemnisés. Lorsqu'il n'était pas possible de distribuer du pain à la colonne, la troupe avait recours au biscuit transporté par le convoi; quant aux légumes frais, elle se les procurait directement dans le pays.

Nous verrons plus loin comment on ravitaillait les colonnes.

En colonne comme en station, les officiers vivaient en *popote*; la viande fraîche leur était fournie, comme à la troupe, par les distributions; ils trouvaient généralement à s'approvisionner de légumes, œufs, volaille, etc., ainsi que de gibier, qui est abondant au Mexique; ils avaient aussi des vivres de réserve, transportés à dos de mulet. Les *popotes* s'approvisionnaient de liquides dans le commerce; on les envoyait par caisses de la Vera-Cruz, et ils valaient: l'absinthe, une piastre la bouteille; le vermouth, une demi-piastre; le bordeaux, l'huile d'olive, le vinaigre, deux piastres, etc.

CHAPITRE III.

SUBSISTANCES ET RAVITAILLEMENT.

Organisation générale du service des subsistances. — Mode de paiement et règlement des comptes. — Du ravitaillement des colonnes.

Organisation générale du service des subsistances. — Au début de l'expédition, nous avons rencontré de grandes difficultés pour ravitailler nos troupes. Les moyens de communication et de transport faisaient défaut; la route de la Vera-Cruz à Orizaba, qui constituait notre principale ligne de communication, était en très mauvais état; les guerillas infestaient le pays, le vomito et la fièvre jaune régnaient dans les Terres-Chaudes pendant une grande partie de l'année. Au mois de juillet 1862, Orizaba était menacée de la famine; un pain de munition d'un kilogramme valait cinq piastres; un convoi, venant de la Vera-Cruz, était resté embourbé près de la Soledad, dont le pont était détruit, et les vivres, entassés dans le port de la Vera-Cruz, ne pouvaient parvenir à l'intérieur du pays. Il fallut faire venir de New-York et de

Cuba des moyens de transport, voitures et mulets, ainsi que de l'avoine, de l'orge, etc.

Peu à peu cette situation alla en s'améliorant ; en prenant pied sur le plateau d'Anahuac nous trouvons du bétail en quantité, des granges pleines de céréales, de la paille, etc. L'administration peut alors constituer des approvisionnements de toute espèce et, au moment où commence le deuxième siège de Puebla, l'armée a devant elle trois mois de vivres. En même temps, notre ligne de communication est organisée solidement, des compagnies auxiliaires du train sont créées et des Mexicains engagés pour conduire les attelages.

La crainte des dissidents a tout d'abord empêché les hacenderos et les Indiens de nous vendre leurs récoltes et leur bétail, malgré leur vif désir. Ortega, qui commandait à Puebla, avait fait promettre aux propriétaires des environs de ne pas nous ravitailler ; pour empêcher leurs moulins de fonctionner, il avait eu soin de faire enlever quelques pièces du mécanisme. Nous eûmes recours à un petit stratagème pour lever les scrupules de ces propriétaires, qui ne demandaient qu'à nous vendre leurs produits ; nos troupes enlevaient de vive force toutes les denrées nécessaires à l'armée et le prix en était payé argent comptant. Les moulins furent remis en état, on construisit des fours de campagne, et nos troupes reçurent leurs distributions régulières.

Après la prise de Puebla, les hacenderos, n'ayant plus de craintes, vinrent au camp nous offrir leurs denrées ; à partir de notre entrée à Mexico, nous n'eûmes plus à faire venir de la Vera-Cruz que les munitions, l'argent et le matériel spécial qui ne pouvait être confectionné dans le pays. Nous continuâmes à recevoir de l'extérieur certaines denrées, telles que : le vin, qui venait de France ; le tafia, de la Guadeloupe et de la Martinique, etc. Tout ce que le Mexique put fournir, nous le tirâmes du pays par voie d'achat direct ou de réquisition.

Enfin, au mois d'août 1864, un traité de gré à gré est conclu avec un entrepreneur civil, chargé d'assurer les transports de l'armée à un prix fixé ; nous lui cédon à prix débattu notre matériel, voitures, chevaux et mulets, et les convoyeurs deviennent responsables des déficits, sauf en cas de force majeure. L'entreprise remplace ainsi la gestion directe et nous décharge d'un grand souci.

Mode de paiement et règlement des comptes. — Le prix des transports et celui des achats effectués au compte de l'armée sont acquittés par nos payeurs d'armée : ce sont des employés du Ministère des finances, chargés en même temps des postes, montés aux frais de l'État et pourvus de bons traitements. Ils sont chargés d'émettre des traites sur Paris, et ce papier, étant donné le cours de la piastre, est très recherché des négociants mexicains, qui font venir des marchandises d'Europe par les paquebots français. La piastre mexicaine a toujours été cotée à un prix inférieur à 5 fr. 20, taux fixé pour la solde de l'armée ; au début de l'expédition, la piastre était même comptée pour 5 fr. 32 dans la solde de nos troupes. Le Trésor français bénéficiait de la différence et a dû réaliser, de ce chef, de beaux bénéfices, car la cote de la piastre, qui s'établissait à Mexico, variait entre 4 fr. 75 et 4 fr. 25. Les officiers français pouvaient également recevoir de ces traites, mais seulement au prorata de leurs appointements.

Étant donnée l'extrême dissémination de nos troupes au Mexique, on conçoit que le règlement des comptes, et surtout celui des perceptions en nature, dut être long et difficile. Les troupes recevaient double solde, avec les vivres de campagne : viande, pain ou biscuit, riz, sel, sucre et café, eau-de-vie. Le Ministre de la guerre avait fixé un tarif maximum pour le prix des denrées réquisitionnées dans le pays à titre de vivres de campagne. Ainsi, il était défendu de payer le kilogramme de viande plus de 0 fr. 80 ; nous avons dit que le prix d'un bœuf ne dépassait guère, en moyenne, 40 francs, ce qui mettait le kilogramme à environ 0 fr. 30 ; il y avait donc une marge suffisante entre le prix moyen et le maximum fixé par les instructions ministérielles.

Depuis le 1^{er} juillet 1865 jusqu'à la fin de l'expédition, toutes les denrées remboursables prises dans les magasins de l'administration durent être payées au comptant. Quant aux vivres remboursables distribués avant cette époque, ils ont fait l'objet d'un règlement de comptes spécial confié à une commission administrative siégeant à Mexico. Pour donner une idée des lenteurs et des difficultés que cette commission a rencontrées, les comptes du 7^e de ligne pour le 4^e trimestre 1864 n'ont pu être réglés qu'au mois de janvier 1867, bien que la commission pût

se procurer sur les lieux toutes les pièces nécessaires à ce règlement de comptes.

Du ravitaillement des colonnes. — Chaque colonne assure sa subsistance en emportant un approvisionnement de vivres de réserve, calculé sur la durée probable des opérations, et en se ravitaillant de temps en temps sur l'un des postes voisins.

Comme il n'est pas possible de donner à chaque colonne un personnel administratif, elle est autorisée à prélever sur le pays, sous forme d'achat, les vivres et le fourrage qu'elle peut se procurer directement; ces dépenses lui sont remboursées sur le vu des bons de distributions et sur la déclaration des officiers qui ont fait l'achat ou exercé la réquisition. Ce mode de ravitaillement est excellent pour de petits détachements qui peuvent trouver aisément à vivre sur le pays; il a l'avantage de procurer aux troupes des vivres frais et d'alléger le convoi : pratiqué au Mexique sur une large échelle, il a donné d'excellents résultats.

Dans les colonnes plus importantes, un sous-intendant ou fonctionnaire est chargé d'assurer le service des subsistances à l'aide des ressources du pays mises en réquisition par ses soins, puis distribuées régulièrement aux troupes; des réserves de vivres, établies sur des points convenablement choisis, complètent ce système. Dans les régions peu habitées, comme celles que nos troupes avaient à traverser dans le nord du Mexique, on eut souvent de la peine à ravitailler nos colonnes; néanmoins, en tirant tout le parti possible des faibles ressources de la contrée et en utilisant à propos les vivres de réserve du convoi, on parvint toujours à assurer la nourriture des hommes et des animaux.

Les colonnes en route se ravitaillent fréquemment sur les postes qu'elles traversent ou à proximité desquels elles opèrent, lorsqu'elles sont peu nombreuses : c'est le cas, par exemple, des compagnies franches, qui marchent le plus souvent isolées. Au mois de novembre 1865, la compagnie franche du 7^e de ligne, qui poursuit la bande de Fragoso au sud-est de Queretero, se ravitailla au poste d'Arroyo-Zarco, occupé par une compagnie du régiment.

Lorsque la colonne est plus forte, l'approvisionnement normal des postes ne permet plus ce mode de ravitaillement; il faut alors former des convois spéciaux chargés d'escorter les vivres et

les munitions qui lui sont destinés. On profite de ces convois pour expédier en même temps les isolés, les convalescents qui rejoignent leur compagnie et pour ramener les malades et les élopés.

En novembre 1865, deux compagnies partent de Durango pour ravitailler les colonnes Aymard et Deplanque, qui viennent de Mazatlan. L'une de ces compagnies, après avoir rempli sa mission, étudie le tracé d'une nouvelle route dans les montagnes, entre Durango et Mazatlan. Cette route est destinée à faciliter la traversée de la Sierra, qui s'effectue, sur certains points, au milieu des précipices par des sentiers muletiers, réduits parfois à une largeur de 50 à 60 centimètres.

Au mois de juillet de la même année, un convoi de vivres et de munitions part également de Durango pour ravitailler la colonne Brincourt; celle-ci opère sur le rio de Nazas et attend l'arrivée de ce convoi pour se porter en avant.

Quand les compagnies chargées d'escorter le convoi de ravitaillement appartiennent à l'un des régiments qui entrent dans la composition de la colonne, elles relèvent un même nombre de compagnies, et celles-ci ramènent avec elles les malades et les impédimenta. En février 1866, la colonne d'Albici opère dans la Laguna de Mapimi et reçoit un convoi de vivres et d'effets, escorté par deux compagnies du 7^e, venant de Durango; celles-ci prennent dans la colonne la place de deux compagnies du même régiment, qui rentrent à Durango pour s'y reposer à leur tour.

Les ressources trouvées dans les haciendas et les villages que traversaient nos colonnes consistaient surtout en bétail, ce qui permettait d'augmenter la ration de viande de nos soldats. En outre, si la colonne était peu considérable, on trouvait le plus souvent dans les jardins et dans les haciendas des légumes frais en quantité suffisante pour la troupe, des œufs et de la volaille pour les officiers. Quelquefois l'ennemi, poursuivi de près, était obligé d'abandonner son troupeau, qui venait augmenter nos ressources en viande fraîche, ou bien nous enlevions le bétail conservé par les propriétaires en relations avec l'ennemi et destiné à la nourriture de celui-ci. Au mois de juin 1866, la colonne Haffner, chargée de nettoyer les environs d'Aviles et les bords du rio de Nazas, enlève un troupeau de bétail appartenant au pro-

priétaire d'un rancho que l'on sait être de connivence avec les bandes qui infestent la Laguna.

Quant aux liquides trouvés dans les villages que l'ennemi nous abandonnait, il était prudent, avant d'y toucher, de les faire analyser : plusieurs fois, nos hommes ont été pris de nausées pour avoir absorbé, dans les villages évacués par l'ennemi, des boissons reconnues empoisonnées.

CHAPITRE IV.

DE L'OCCUPATION DES POSTES.

Établissement et surveillance de la ligne de communication. — Escorte des convois. — Evacuation et relèvement des postes. — Service de correspondance. — Mise en état de défense.

Établissement et surveillance de la ligne de communication. — Notre ligne de communication au Mexique est jalonnée par des postes retranchés, munis d'un approvisionnement de cartouches et de trois mois de vivres. La force de ces postes varie suivant le nombre et l'audace des guérillas qui menacent constamment nos communications. En 1863, les postes du Chiquihuite, d'Atoyac, de Puente Colorado et de Coscomatepec sont forts chacun d'une compagnie; au mois de février 1864, ils sont réduits à une section¹. Le poste du Fortin, composé au début d'une compagnie, est réduit, à la même époque, à 15 hommes commandés par un sergent.

Au delà de Mexico, la force des postes est généralement d'une compagnie entière, comme à Cuautitlan, à Arroyo Zarco; quelquefois de deux compagnies comme à Sombrerete, poste important chargé de relier Durango avec Zacatecas.

Au fur et à mesure que notre occupation s'étend à l'intérieur du pays, de nouveaux dépôts de vivres et de munitions sont créés de distance en distance pour permettre à nos colonnes de rayonner et de s'avancer de plus en plus loin. Ainsi, après l'occupation de Durango, on prélève sur les ressources de cette ville un approvisionnement pour constituer un poste à San Salvador; puis, des

¹ La compagnie comprenait à cette époque deux sections.

bandes s'étant montrées à Papasquiario, on décide l'occupation de ce point qui se ravitaille sur San Salvador; Papasquiario devient à son tour un centre chargé de ravitailler Ramos, et ainsi de suite.

La surveillance de la ligne de communication se confond avec l'occupation même du pays. Les postes ont ainsi une double mission à remplir : d'une part, ils fournissent des escortes aux nombreux convois qui parcourent la ligne dans les deux sens; d'autre part, ils exercent une surveillance constante dans une zone déterminée en deçà et au delà du poste, et à une certaine distance sur les flancs. Ainsi, les deux compagnies qui occupent Sombrerete en juillet 1865, ont pour mission de surveiller depuis Rancho Grande, sur la route de Zacatecas, jusqu'à San Felipe, sur la route de Durango, et de maintenir libre une zone de deux journées de marche à droite et à gauche de cette ligne principale. Pour remplir cette double mission, une partie de la garnison occupe le poste même, le reste parcourt le pays; chacune des compagnies, à tour de rôle, demeure donc à Sombrerete, tandis que l'autre exécute des reconnaissances ou accompagne les convois.

Escorte des convois. — Cette escorte des convois constitue un des services les plus pénibles et les plus fastidieux pour nos fantassins. Il leur faut escorter non seulement les convois de subsistances, d'argent, de munitions et de matériel de toute sorte, mais aussi les fractions de troupe qui ne peuvent assurer elles-mêmes leur sécurité, telles que malades et éclopés, et même les batteries d'artillerie. Au mois de mars 1865, deux compagnies d'infanterie se portent de Leon sur Lagos pour prendre l'escorte d'une batterie d'artillerie qui vient de Guadalajara; elles l'accompagnent jusqu'à Leon où un autre détachement d'infanterie vient chercher la batterie pour la conduire jusqu'à Queretaro et ainsi de suite.

La garnison d'un poste se tient toujours au courant des mouvements qui s'exécutent dans les environs, afin de prêter secours, en cas de besoin, aux convois ou aux colonnes voisines. Si l'on craint une attaque de l'ennemi, le chef du poste fait occuper certains points sur la route que doit suivre le convoi. En septembre 1865, un convoi escorté par une compagnie part de